

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1752

Lettre CLXXXIV. M. Lovelace, à M. Belford.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1816

proposoit apparemment de me donner, quoi-
qu'elle ne m'en eût pas parlé?

Je n'ai fait que parcourir ce touchant E-
crit. Je n'aurois pas fermé l'œil toute la
nuit, si je l'avois lû plus attentivement. De-
main, j'en ferai le sujet de mes serieuses mé-
ditations.

LETTRE CLXXXIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi matin, 23 de Mai.

La chere personne, me fait prier de re-
mettre notre entre-vûe à l'après-midi
Dorcas me dit qu'elle n'est pas bien.

Lis ici, si tu veux, le papier que Dorcas
a transcrit. Il me seroit impossible de con-
tinuer mes projets contre cette admirable
fille, si je n'étois resolu, après quelques au-
tres épreuves, aussi noblement soutenues
que celles dont je t'ai rendu compte, d'en
faire legitiment ma femme; supposé du
moins qu'elle ne me haïsse pas.

A Monsieur LOVELACE.

Lorsqu'une femme entre dans l'état du ma-
riage, ce lien, le plus sacré qu'il y ait sur la
terre,

terre, l'oblige dans tous les cas de la justice naturelle, & dans tout ce qui peut intéresser l'honneur de son mari, de soumettre sa propre volonté à la sienne. Mais, auparavant, je serois bien aise, suivant le desir que j'en ai toujours marqué, d'avoir les plus claires assurances, que toutes les voies possibles seront employées pour éviter d'entrer en procès avec mon pere. Le tems & la patience rameneront tout à d'heureux termes. Mes vûes de bonheur sont extrêmement resserrées. Le droit d'un mari sera toujours le même. Je souhaiterois que si les discussions devenoient nécessaires, elles fussent suspendues pendant le tems de ma vie. L'état de votre fortune, Monsieur, ne vous obligera pas d'employer la violence pour arracher mon bien des mains de mon pere. Je ferai tout ce qui dépendra de moi, soit du côté de ma personne & de mes plaisirs, soit par cette espèce d'œconomie qu'une femme mariée, de quelque rang qu'elle soit, ne doit pas croire au-dessous d'elle, pour prévenir la nécessité de ces violentes mesures; & s'il n'arrive pas qu'elles soient nécessaires, il faut espérer que des motifs moins excusables n'auront aucune force. Je parle de ces motifs qui doivent venir d'une petiteffe d'ame, qu'une femme qui n'auroit pas



pas cette petiteffe, ne pourroit trouver dans son mari, sans être tentée de le mépriser, quelque attachement qu'elle eût pour son devoir ; surtout dans des cas où la propre famille, qui fait une partie si considerable d'elle-même, & qui a sur elle des droits, du moins secondaires, qu'elle ne peut jamais perdre, est essentiellement intéressée.

C'est donc un article que je recommande très-serieusement à votre consideration, comme ce que j'ai de plus à cœur au monde. Je n'entre ici dans aucun détail, sur la fatale méfintelligence qui est entre vous & mes proches. La faute est peut-être des deux côtés: mais dans l'origine, Monsieur, le mal vient de vous. C'est vous, du moins, qui avez donné un prétexte trop plausible à l'antipathie de mon frere. Vous ne vous êtes pas fait une étude de la complaisance. Vous avez mieux aimé porter les imputations dont on vous a chargé, que de faire le moindre effort pour les détruire.

Mais ce sujet peut conduire à d'odieuses recriminations. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeler ici, que vous leur avez derobé une fille qu'ils aimoient chèrement, & que le ressentiment qu'ils en ont conçu n'est que proportionné à leur tendresse & à la perte de leurs espérances. S'ils ont
 commis

commis des fautes dans quelques-unes de leurs mesures, qui fera leur juge, lorsqu'ils ne se reconnoissent pas coupables? Vous, Monsieur, qui voulez juger de tout le monde à votre gré & qui ne voulez être jugé de personne, vous n'avez pas droit en particulier de vous établir leur juge. Ils peuvent donc marcher tête levée.

Pour ce qui me regarde moi-même, je dois laisser à votre justice (ainsi paroît en ordonner ma destinée) le soin de me traiter comme vous me croirez digne de l'être. Mais si votre conduite future, à l'égard de mes proches, n'est pas gouvernée par cette haine implacable dont vous accusez quelques-uns d'entre eux, la splendeur de votre famille & l'excellent caractère d'une partie de la mienne serviront par degrés à ramener les esprits. Cette victoire n'est pas impossible, quoique je la croie d'autant plus difficile, que les prospérités extraordinaires rendent l'ame plus impatiente & plus sensible aux injures. Je vous avoue qu'en réfléchissant sur le caractère de quelques personnes de ma famille, j'ai souvent gemi en secret, de voir que leur immense fortune étoit devenue pour eux comme un piège; aussi dangereux peut-être que l'ont été pour vous quelques autres biens accidentels, qui étant



moins immédiatement votre ouvrage, vous autorisent moins encore à vous en glorifier.

Je n'ajouterai qu'une réflexion sur le même sujet : C'est que la complaisance n'est point une bassesse. Il y a de la gloire à céder, quoiqu'un esprit violent ne la connoisse point. Peut-être mon frere n'y est-il pas plus sensible que vous. Mais comme vous avez des talens qu'il n'a point, je souhaiterois que les difficultés qui vous empêchent tous deux de vaincre une aversion mutuelle, vinssent moins de votre part que de la sienne; car c'est une de mes plus ardentés espérances, que vous parviendrez tous deux à vous voir quelque jour, sans qu'une femme & une sœur ait à trembler pour les fuites. Non que je souhaite jamais de vous voir céder sur des points qui concernent le véritable honneur : Non Monsieur. Je serois là-dessus aussi délicate que vous; plus délicate, j'ose le dire, parce que ma délicatesse seroit plus uniforme. Que je trouve vaine & méprisable, une fierté qui n'a pour objet que des points frivoles, & qui néglige ou qui tourne en raillerie les points d'importance!

„Cet article obtenant la considération
 „qu'il merite, tout le reste devient aisé. Si
 „j'acceptois la généreuse pension que vous
 „m'of-

„ m'offrez, avec les sommes qui me vien-
 „ nent de la succession de mon grand pere,
 „ & qui doivent être considérablement mul-
 „ tipliées depuis sa mort, je regarderois
 „ comme un devoir de les mettre en reser-
 „ ve pour le bien de la famille, & pour les
 „ événemens qui peuvent arriver sans avoir
 „ été prévus. Quant à mon usage, je saurai
 „ toujours me borner à une très-petite partie
 „ de mon revenu, quel qu'il puisse être; &
 „ tout ce que je desire, c'est de me trouver
 „ en état de satisfaire, dans l'occasion, le pen-
 „ chant que j'ai à secourir les misérables,
 „ auxquels il n'y a point de mauvaise con-
 „ duite à reprocher. Dans cette vûe, deux
 „ cens guinées borneroit honnetement
 „ mes desirs; ou s'il arrivoit que j'eusse be-
 „ soin de quelque chose de plus, je ne fe-
 „ rois pas difficulté de vous le demander; à
 „ moins cependant que vous désiant de vo-
 „ tre propre œconomie, vous ne jugeassiez
 „ à propos de me laisser la conduite d'une
 „ plus grosse somme, dont je vous rendrois
 „ compte régulièrement.

„ A l'égard des habits, j'en ai deux com-
 „ plets, que je n'ai jamais portés, & qui
 „ peuvent suffire à present pour toutes sortes
 „ d'occasions. Pour les diamans, j'ai ceux
 „ de ma grand-mere, auxquels il ne man-



„ que que d'être remontés; outre la garni-
 „ ture dont mon pere m'avoit fait présent.
 „ Quoiqu'on ait refusé de me les envoyer, je
 „ ne doute point qu'ils ne me soient rendus,
 „ lorsque je les ferai demander sous un autre
 „ nom : & jusqu'alors, je ne desire point
 „ d'en porter.

„ Quant aux plaintes qui regardent ma
 „ défiance, j'en appelle à votre propre cœur.
 „ Si vous pouvez vous mettre un moment à
 „ ma place, en jettant les yeux en arrière
 „ sur diverses parties de vos actions, de vos
 „ discours & de votre conduite, je vous de-
 „ mande, Monsieur, si je ne mérite pas
 „ plutôt votre approbation que votre censu-
 „ re, & si de tous les hommes du monde,
 „ vous n'êtes pas celui de qui je suis le plus
 „ en droit de l'attendre. Si vous ne le pen-
 „ sez pas, vous me permettrez de vous aver-
 „ tir, qu'il y a trop peu de rapport entre
 „ nos caractères & nos idées, pour vous fai-
 „ re jamais souhaiter entre nous une liaison
 „ d'intérêts plus intime.

CL. HARLOVE.

20 de Mai.

Dorcas m'assure, que l'original de ce
 charmant Ecrit étoit presque déchiré en
 deux;

deux; dans quelque mouvement de dépit, je suppose. Convient-il à ce sexe, dont la principale gloire est la douceur, la patience & la résignation, de se laisser jamais emporter par la colère? Celle qui s'accorde ces libertés, dans l'état de fille, ne fera-t'elle pas capable d'en prendre de plus grandes avec le titre de femme?

Une femme en colère! Je veux bien apprendre à tout ce beaux sexe; c'est la plus folle de toutes les impudences que la colère d'une femme, si ce qu'elle se propose n'est pas une separation éternelle ou la plus noire défiance. Car n'est-ce pas renoncer tout d'un coup à la douceur des plaintes, aux charmes de la persuasion, au pouvoir des tendres soupirs, à tout ce qu'il y a de touchant pour la Majesté Impériale d'un mari dans les regards humbles, dans les gestes & les accens de la douleur, qui hâtent la reconciliation, & dont l'effet ordinaire est de la rendre durable. En supposant même que le tort soit de notre côté, les plaintes d'une femme n'en tirent-elles pas plus de force? Il me semble que l'intérêt d'un mari est d'avoir quelquefois tort, pour faire briller sa chere moitié. Miss Howe dit à ma Déesse, que *l'adversité est sa saison brillante*. Je trouve qu'il y a de la générosité dans un hom-



me à faire briller sa femme aux dépens de son propre repos, à lui permettre de triompher de lui par la patience : & quand il seroit trop jaloux de son autorité absolue pour reconnoître sur le champ le tort qu'il a, elle ne laissera pas de recueillir dans la suite le fruit de son respect & de sa soumission, par la haute idée qu'il concevra de sa prudence & de son caractère obligeant. C'est le moien de se rendre par degrés la Maîtresse de son Maître. Mais qu'une femme ose résister ! qu'elle puisse mettre de la fureur dans ses yeux & dans son langage ! ah ! Belford, c'est assez pour dégôûter tous les hommes sensés du mariage.

Dorcas a pris cet Ecrit dans un tiroir de la table de sa Maîtresse, qui étoit à le relire apparemment, lorsque je lui ai fait demander la permission de prendre le thé avec elle ; & la fine soubrette l'ayant apperçu entre ses mains, a feint de détourner les yeux, pour lui laisser le tems de le cacher dans le tiroir où elle l'a trouvé.

Mais autant que j'en puis juger, il me semble que je me serois bien passé de cette lecture. Tout déterminé que j'étois à commencer mes opérations, je sens qu'en un instant toutes mes résolutions sont changées en sa faveur. Cependant je donnerois volontiers quel-

quelque chose de bon, pour être convaincu qu'elle n'a pas affecté de cacher l'écrit devant sa servante, dans la vûe de le faire tomber entre mes mains; ou peut-être pour découvrir, suivant l'avis de Miss Howe, si Dorcas est plus de ses amies que des miennes. Le moindre soupçon que j'en aurois, ne tourneroit point à son avantage. Je n'aime point qu'on emploie la ruse avec moi. Chacun voudroit être le seul à qui l'exercice de ses propres talens fût permis. Je crains aussi que tu ne fasses servir mes aveux à fortifier tes argumens. Mais sois persuadé que je fais là-dessus tout ce que tu peux me dire. Épargne-toi de misérables réflexions, je t'en prie; & laisse cette excellente fille à moi & à notre destin, qui disposera de nous comme il l'a résolu. Tu fais les vers de Cowley *.

Mais après-tout, je suis fâché, presque fâché, (comment le serois-je tout à fait, lorsqu'il ne m'est pas donné de le pouvoir?) Oui, presque fâché de ne pouvoir me résoudre au mariage, sans avoir poussé l'épreuve un peu plus loin. Je viens de relire cette réponse à mes articles. Que je la trouve adorable! Cependant, encore une fois cependant, cette réponse ne m'a pas été envoyée.

Dd 4

Ainsi,

* Il cite un endroit de ce Poëte, qui attribue tout au Fatum.

Ainsi, ce n'est pas la réponse de ma charmante. Elle n'est point écrite pour moi, quoiqu'elle le soit à moi. Loin d'avoir voulu me l'envoyer, Clarisse l'a déchirée, peut-être avec indignation, la croiant trop bonne apparemment pour moi. C'est l'avoir absolument retractée. Pourquoi donc ma folle tendresse cherche-t'elle à lui donner le même prix, dans mon cœur, que si c'étoit une réponse avouée? Cher Belford, je t'en prie, laisse-nous à notre destin. N'entremets pas tes insensés raisonnemens, pour affoiblir un esprit déjà trop chancelant, & pour fortifier une conscience qui s'est déclarée de son parti.

C'est à moi-même, que je veux parler. Souviens-toi, Lovelace, de tes nouvelles découvertes. Souviens-toi de son indifférence, accompagnée de toutes les apparences de la haine & du mépris. Considère-la renfermée, même à présent, dans ses reserves & dans ses mystères; méditant des complôts, autant que tu l'as reconnu, contre le droit souverain que tu as sur elle à titre de conquête. Enfin rappelle-toi tout ce que tu as juré de te rappeler contre cette fière Beauté, qui n'est qu'une rebelle au pouvoir sous lequel elle s'est engagée.

Mais

Mais comment te proposes-tu donc de subjuguier cette douce ennemie ? Loin toute espèce de force, loin la nécessité de l'employer, si elle peut être évitée ! Quel triomphe à se promettre de la force ? Est-ce vaincre la volonté ? Est-ce faire servir par degrés les tendres passions du cœur à la propre défaite ?

Ma maudite reputation, comme je l'ai souvent remarqué, a toujours été contre moi. Cependant Clarisse n'est-elle pas une femme ? Ne puis-je trouver un instant de demie-faveur, si ce n'est pas absolument la haine qui l'indispose contre moi ?

Mais qu'emploierai-je pour la tenter ? Elle est née pour les richesses ; elles les méprise, parce qu'elle en connoît la vanité. Des joiaux, des ornemens... de quel prix peuvent-ils être pour une ame qui doit sentir ce qu'elle vaut, & ne rien connoître de plus précieux qu'elle-même ? L'amour, si je suppose qu'elle en soit susceptible, est veillé si soigneusement dans son cœur par la modestie & la prudence, que je ne puis espérer de le trouver un moment sans ces deux gardes ; & leur attention est si scrupuleuse, qu'ils sonnent l'alarme avant le danger. D'ailleurs l'amour de la vertu sera toujours son amour dominant. Elle l'a reçu de la nature ; ou



s'il est né dans elle, il y a poussé de si fortes racines, qui se sont tellement mêlées par la longueur du tems, avec les fibres du cœur & les principes de la vie, qu'il est sans doute impossible de séparer les unes sans détruire entièrement les autres.

Quelle voie faut-il donc prendre, pour faire abandonner ses principes à cette incomparable fille, & pour me procurer une victoire qui l'assujétiroit pour toujours à moi? En vérité, Belford, lorsque je suis assis près d'elle, occupé à contempler ses charmes, toute mon ame dans mes yeux, & faisant réflexion, après l'avoir vûe tranquille & sereine, quelles seroient ses pensées si elle pouvoit connoître le fond de mon cœur comme moi; lorsque je la vois troublée, incertaine, & que considérant la justice de ses craintes, je suis obligé de m'avouer à moi-même qu'elles ne sont pas comparables au danger, je sens quelquefois mon cœur prêt à me trahir. Quelquefois je suis prêt à me jeter à ses pieds, à lui faire l'aveu de mes infâmes desseins, celui de mon repentir; & à me mettre dans l'impuissance d'en user indignement avec cette créature angelique.

Comment arrive-t'il que les honnêtes sentimens de respect, d'amour & de compassion s'évanouissent? Ma foi, c'est Miss Howe qui

qui te l'apprendra. Elle dit que je suis un *Diable*. En vérité, je crois du moins que le Diable a beaucoup de part à mes agitations. Es-tu content de mon ingénuité? Tu vois avec quelle franchise je m'ouvre à toi. Mais ne vois tu pas aussi que plus je me rends justice à moi-même, moins je laisse de matière à tes reproches. O Belford! Belford! il m'est impossible, du moins à présent, impossible, te dis-je, de me marier.

Penses-tu à sa famille, qui est composée de mes plus mortels ennemis; & qu'il faut plier les genoux devant eux, ou la rendre aussi malheureuse par ma fierté, qu'elle peut jamais l'être par mes épreuves? Penses-tu que je pourrai l'accuser de les aimer trop, c'est-à-dire, plus qu'elle ne m'aimera moi-même?

Elle paroît aujourd'hui me mépriser. Miss Howe déclare qu'elle a pour moi un mépris réel. Etre méprisé par une femme! Qui soutiendrait cette idée! Etre surpassé aussi par une femme, dans quelque partie louable du savoir! Prendre *des leçons, des instructions* d'une femme! Mais je parle de mépriser: n'a-t-elle pas pris du tems elle-même, pour examiner si elle ne me hait pas? Je vous hais du fond du cœur, me disoit-elle, il n'y a pas plus longtems qu'hier. „Ap-
„prenez,

„ prens, homme, que mon ame est au-des-
 „ sus de la tienne! Ne me presse pas de te
 „ dire, combien je crois mon ame supérieu-
 „ re à la tienne. Que j'étois petit alors, au
 témoignage de mon propre cœur! Une su-
 periorité si visible, sur un esprit aussi fier que
 le mien! Est-il donc vrai que je ne sois qu'
 une pauvre machine? C'est trop aussi que de
 me croire réduit à ce point. Lovelace s'a-
 vilit quelquefois soi-même; mais Lovelace
 n'est point une machine.

Depuis que les choses ont été poussées si
 loin, quel seroit mon malheur après le ma-
 riage, si dans un accès de mauvaise humeur,
 j'avois à me reprocher de n'avoir pas poussé
 l'épreuve à son dernier point? Cependant, je
 ne fais quel nom donner à ce qui m'arrive,
 mais au moment que je paroiss devant cette
 divine personne, elle me communique sa
 vertu. Je deviens aussi pur qu'elle; ou du
 moins le respect & la crainte arrêtent mes
 téméraires desirs. Quel doit être le pouvoir
 qui produit un effet si surprenant; depuis si
 longtems qu'elle est dans ma dépendance,
 malgré l'aiguillon continuel de quelques per-
 sonnes de son propre sexe, & malgré celui
 de ma passion? Comment expliquer ce mi-
 racle dans un Lovelace!

J'ai

J'ai honte, Belford, de toutes les extravagances que je viens d'écrire. Où me suis-je laissé emporter, & par quoi? Ne m'aideras-tu point à deviner & par quoi? O conscience, sombre traîtresse! C'est toi qui m'as fait prendre parti contre moi-même. D'où viens-tu? Où t'es-tu cachée, pour me surprendre ainsi dans mes plus doux momens? Demeure seulement neutre, avec le destin, dans cet important démêlé; & si je ne réussis pas à réduire cet Ange au rang des femmes, pour orner ce sexe & la nature humaine, (car elle leur feroit honneur par ses faiblesses mêmes,) alors je suis à toi, & jamais je n'entreprendrai de te résister.

Ici, Belford, je me suis levé. Je me suis fecoué quelques momens. Ma fenêtre étoit ouverte. La conscience, cette hardie, cette incommode hôtesse, a pris son vol dans les airs. Cependant je l'apperçois encore. Je la vois, je la vois qui s'éloigne, qui diminue à mes yeux & qui leur échappe par degrés. Ma foi, elle entre dans les nues. Je la pers de vûe, & je me retrouve encore une fois,

ROBERT LOVELACE.



LET.